



## Perspectives chinoises

2008/2 | 2008

Vers une nouvelle politique économique pour la Chine rurale ?

---

# Marie-Claire Bergère, Capitalismes et capitalistes en Chine des origines à nos jours

Lucien Bianco

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/4953>

ISSN : 1996-4609

### Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2008

Pagination : 116-118

ISSN : 1021-9013

### Référence électronique

Lucien Bianco, « Marie-Claire Bergère, Capitalismes et capitalistes en Chine des origines à nos jours », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2008/2 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/4953>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

# Marie-Claire Bergère, Capitalismes et capitalistes en Chine des origines à nos jours

Lucien Bianco

---

- 1 Un capitalisme sans capitalistes ? C'est à ce paradoxe que nous invite Marie-Claire Bergère dans son dernier livre et on finit par la suivre. Des capitalistes, il y en a certes et même d'outrageusement riches, qui font étalage de leur richesse et consomment à tout va. Mais précisément, beaucoup privilégient la consommation plutôt que l'accumulation, contrairement à l'éthique protestante selon Max Weber et tout simplement aux vertus confucéennes de travail et d'épargne parce qu'ils ne sont que trop conscients de la précarité de leur position et des incertitudes qui pèsent sur leur avenir (p. 322). L'État les a promus ou protégés – pas tous, bien sûr, mais enfin un bon nombre –, l'élite politique a coopté ou secrété l'élite économique (« classique fusion des élites, qui s'opère après toute révolution » p. 306) et ils doivent continuer à entretenir de bonnes relations avec les décideurs et les puissants : l'un d'eux, et non des moindres, reconnaît qu'il « passe les deux tiers de son temps à faire de la politique » (p. 324). Le même État, plus exactement le même Parti communiste qui accueille en son sein les « forces productives avancées » (la doctrine des trois représentativités inaugurée par Jiang Zemin en 2000) et ouvre aux patrons les portes de ses écoles (p. 326) peut aussi les faire choir brutalement en suspendant licences, autorisations ou marchés (« au-delà d'un certain seuil, situé très bas, l'entreprise ne peut se développer sans l'aide des instances officielles », p. 315) ou en les accusant d'évasion fiscale, de fraude, de contrebande, que sais-je encore. Quand ce n'est pas le pouvoir qui déclenche des chutes spectaculaires, ce sont la guerre des prix, les entourloupettes des concurrents, les mille et une pratiques d'un capitalisme sauvage ou des spéculations malencontreuses qui vouent maints entrepreneurs à une carrière aussi brève que fulgurante. En plus, ils suscitent l'envie : à force de voir rouge (hongyan bing, « la maladie des yeux rouges »), les jaloux les plus atteints en viennent à assassiner ceux qui ont trop bien réussi. Deng a eu beau jouer les Guizot et le régime distribuer aujourd'hui des hochets honorifiques aux « créateurs exemplaires » de richesses et d'emplois<sup>1</sup>, 25 ans

d'endoctrinement maoïste ont laissé des traces : l'égalitarisme fait suspecter la moindre tête qui dépasse. La haine des nantis, parasites, privilégiés, spéculateurs ou affameurs demeure le sentiment le mieux partagé du monde. Le mieux partagé ? Pas exactement, car le culte de l'argent et la soif de consommation réunissent à la fois les nantis, ceux qui aspirent à le devenir et ceux qui n'ont aucune chance. De ce point de vue, les capitalistes partagent tout simplement les goûts et les valeurs les plus répandus en Chine aujourd'hui : on ne peut même pas leur reconnaître cette originalité (p. 320). De plain-pied avec l'opinion moyenne, ils font en outre leurs sans hésiter les objectifs du pouvoir : prospérité économique et stabilité sociale. Le plus important, c'est ce consensus des élites, cette collusion entre autorités et entrepreneurs qui masque la soumission des seconds aux premières : tout le contraire d'une « bourgeoisie conquérante, porteuse de revendications sociales et politiques » (p. 364). « Bourgeoisie consentante » (p. 366), raille l'auteur, qui prévient les jobards : la démocratie n'est pas pour demain.

- 2 Ni la révolution, ajoute-t-elle pour faire bonne mesure. « Si le système devient socialiste en nom mais capitaliste de fait, alors certainement nos petits-fils se soulèveront ». La première partie de cette mise en garde de Mao a beau s'être réalisée, « les petits fils ne songent guère à la révolution » (p. 367). La misère entretenue par le même Mao leur fait d'autant mieux apprécier que le revenu moyen par tête ait été multiplié par huit depuis 25 ans et que la Chine se classe aujourd'hui parmi les pays à revenu intermédiaire (p. 242). C'est l'autre face du tableau : ce capitalisme sauvage, vulnérable et bâtard est un capitalisme dynamique (p. 267). Loin d'être un capitalisme en carton-pâte, porté à bout de bras par l'État qui le tient à sa merci, il prospère à sa manière et fait prospérer la Chine. Il bénéficie tous comptes faits – et pour un temps – de l'action de l'État qui le crée et le contrôle. Sans rien lâcher d'essentiel, cet État est lui-même assez flexible pour s'adapter, il s'accommode tant bien que mal des conséquences dommageables pour lui de ce qu'il a déclenché. Au nombre des conséquences dommageables pour le peuple, le pays ou les deux à la fois, retenons d'abord le coût social très élevé de la restructuration du secteur étatique (p. 251), ensuite et surtout la forte dégradation de l'environnement et l'extrême inégalité sociale déclenchées par une modernisation accélérée et inachevée : « les conditions d'un développement durable sont loin d'être réunies » (p. 252). Voilà, objectera-t-on, qui concerne (et incrimine) plus la modernisation économique que les capitalistes eux-mêmes. Ajoutons donc quelques précisions bien connues des lecteurs de cette revue et éloquentement rappelées ici aux pages 279 à 283 : le quasi esclavage d'ouvriers (et ouvrières) travaillant pour apurer les dettes contractées au moment de l'embauche, les cartes d'identité, permis de travail et de résidence confisqués, les journées de 12 heures ou plus, les dortoirs fétides fermés à clé et surveillés par des gardes armés, les salaires versés avec des mois de retard, les petites mines à haut risque où la mortalité atteint 2,2 ‰ : plus d'un mineur sur 500 !
- 3 Cela ne décrit certes pas tout le capitalisme chinois contemporain, un aspect seulement, certaines branches et dans ces branches certaines entreprises. Indépendamment de ces abus, qui évoquent Dickens et la révolution industrielle en Europe, ce capitalisme hybride qui paraît une création du pouvoir communiste hérite aussi des expériences antérieures à 1979, voire 1949, en Chine : les balbutiements et les échecs aussi bien que les brèves réussites. C'est ici que la première moitié historique du livre s'avère nécessaire à l'intelligence de la période actuelle : « les modernisateurs actuels sont souvent confrontés à des problèmes déjà rencontrés par les pionniers de l'époque pré-révolutionnaire [...] et la force du précédent historique ou les simples pesanteurs culturelles font naître des

pratiques comparables à celles d'un passé pas tellement lointain » (p. 223). Parmi ces pionniers (au succès limité) on peut retenir aussi bien les mandarins modernisateurs à la Li Hongzhang (chapitre 2) que l'administration nationaliste elle-même (chapitre 4). Dans l'un et l'autre cas, le rôle de l'État (central ou régional) est prépondérant comme il l'est aujourd'hui et comme il l'a été dans tous les processus de modernisation tardive (p. 13), de l'Allemagne au Japon et à la France elle-même. Inversement, l'éphémère « âge d'or » du capitalisme chinois (1911-1927, chapitre 3) n'a rien dû à l'aide de l'État et a même bénéficié du déclin de celui-ci.

- 4 Ces capitalistes de la haute époque véhiculaient eux-mêmes certaines des « pesanteurs culturelles », des pratiques ou des particularités encore manifestes aujourd'hui : par exemple, la confiance dans les transactions orales et le rôle bien connu des réseaux de solidarités familiales ou géographiques (Wenzhou aujourd'hui). Le caractère hybride du capitalisme chinois contemporain était là dès l'origine, il découle de la rencontre de deux systèmes, indigène et importé. Importé, mais adapté avec souplesse et pragmatisme : « le défi occidental a été relevé dans le cadre des institutions et des valeurs préexistantes », la modernisation a progressé vaille que vaille, par accommodements successifs, plus que par ruptures brutales (p. 11).
- 5 Les puristes renâcleront : nous voilà loin du modèle (le nôtre, bien sûr, ou plus exactement celui de l'Angleterre), ce capitalisme à la sauce chinoise est décidément peu conforme aux sacrosaints principes de rationalité économique. Nullement intimidée par de prétendues normes universelles définissant une entité idéale, l'auteur s'emploie (et s'acharne) à comprendre un système existant réellement, peu à peu mis en place avec une bonne dose de pragmatisme (et d'idiosyncrasies) et qui s'est jusqu'ici avéré efficace. Aucune intention apologétique dans cette démarche vouée à déchiffrer le réel et qui élabore ici une véritable synthèse, le couronnement d'une oeuvre perpétuellement soucieuse de marier la recherche historique de première main<sup>2</sup> à la réflexion sur le contemporain<sup>3</sup>. Ici les deux se conjuguent et se font écho du début à la fin du livre, car les questions posées sont proches (et souvent, comme les acteurs peinent à les résoudre, persistent) d'une époque à l'autre. On les retrouve et on s'y retrouve d'autant plus aisément que la langue est limpide, la construction rigoureuse, les transitions toujours annonciatrices des développements à venir : la rhétorique apprise à Sèvres est une bénédiction pour le lecteur. En prime pour les pressés que la recherche rebute : en une trentaine de pages, le chapitre 6 fournit une excellente introduction à la période récente, une véritable histoire économique de l'ère de la réforme.
- 6 Alors, pas la moindre critique adressée à ma collègue d'un demi-siècle ? En forçant la note je peux lui chercher noise pour cet « État de droit » aventuré en conclusion (p. 368), avant d'être traité avec plus de distance p. 369. On nous a certes trop rebattu les oreilles ces derniers temps (à propos des jeux Olympiques et de la flamme) avec cette notion et les droits de l'homme bafoués par le prétendu totalitarisme stalinien (Laurent Joffrin) censé sévir en Chine, mais j'ai quand même du mal à avaler (et avaliser) l'usage d'un terme dont je sais bien que les Chinois ont le front de se targuer.

---

## NOTES

1. Il semble, suggère Gilles Guiheux, que l'entrepreneur ait remplacé Lei Feng comme héros modèle (« L'entrepreneur, héros socialiste », communication à la journée en l'honneur du centième numéro de la revue Perspectives chinoises, Paris, CNRS, 5 mars 2008).
2. Retenons, parmi de nombreux autres titres : L'Age d'or de la bourgeoisie chinoise, 1911-1927, Paris , Flammarion, 1986.
3. Et ici, parmi des publications tout aussi nombreuses, Le Mandarin et le comprador, les enjeux de la crise en Asie Orientale, Paris, Hachette, 1998.